

après 1919, elle a connu un nouvel essor depuis les années 1950 sous l'impulsion de Raymond de Saussure, Michel Gressot et d'autres analystes, nos contemporains; mais l'appréciation de ce « troisième souffle » n'appartient pas encore à l'histoire... Son analyse reste à faire...

MIREILLE CIFALI

Le fameux couteau de Lichtenberg

Pour Anne Clerc,
à sa mémoire.

« Je terminerai en souhaitant un heureux voyage sur les hauteurs à ceux qui, à la longue, n'ont pu supporter le séjour dans le monde souterrain de la psychanalyse. Puissent les autres terminer heureusement leur travail dans les couches profondes de ce monde ».

S. Freud, Contribution à l'histoire
du mouvement psychanalytique, 1914.

¹ S. FREUD, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, (1933), Paris, Gallimard, 1971, cit. chap. 34.

² A. HAYNAL, M. MOLNAR, G. DE PUYMEGE, *Le fanatisme. Ses racines historiques et psychanalytiques*, Paris, Stock, 1980.

³ Pour lesquels le terme de « religion » au sens judéo-chrétien est contestable (comme dans le cas du bouddhisme).

⁴ Freud, à propos de la scission de 1927 (entre les tenants de la psychanalyse médicale et « laïque ») parle (à Arthur Kielholz) de « Kantön-ligeist » (particularisme) des Helvètes...

⁵ S. FREUD, C.G. JUNG, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1975.

⁶ E. HURWITZ, *Otto Gross : Paradies-Sucher zwischen Freud und Jung, Leben und Werk*, Suhrkamp, Zürich, 1979.

⁷ « in der geistig so rührigen Schweiz », mot à mot : « où la vie intellectuelle est si remuante ».

⁸ C'est moi qui souligne. (A.H. - cf. « la peste »).

⁹ S. FREUD, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 98-99, (orig. 1914).

¹⁰ R. DE SAUSSURE, *La méthode psychanalytique*, Lausanne/Genève, Payot, 1922.

¹¹ T. FLOURNOY, *Des Indes à la Planète Mars*, Introduction et commentaires de Marina Yaguello et Mireille Cifali, Paris, Seuil, 1983.

¹² MIREILLE CIFALI, « Théodore Flournoy : la découverte de l'inconscient », in *Le Bloc-Notes de la Psychanalyse*, n. 3, 1983, pp. 111-136.

¹³ Freud y fait allusion au chapitre 15 de l'*Introduction à la psychanalyse*, G.W., 239 (« ... Dans la libre Suisse... »).

¹⁴ Voir à son sujet : A. CAROTENUTO, C. TROMBETTA, M. GUIBAL, et J. NOBECOURT, *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*, Paris, Aubier-Montaigne, 1981.

Substitution de titre

« Freud et Jung » : tel devait être le sujet d'une conférence donnée par Théodore Flournoy en 1916. Jean Piaget avait en effet écrit se souvenir que Flournoy avait donné cette année-là une belle conférence à propos des deux psychanalystes¹. Edouard Claparède confirmait à sa manière l'événement en rapportant que le 17 septembre 1916, à la Conférence des Etudiants de Sainte-Croix, Flournoy avait fait une leçon magistrale sur la psychanalyse, « un exposé merveilleux de clarté, de hauteur de vues, émaillé d'aperçus originaux² ».

1916 : Freud et Jung ! Trois ans seulement s'étaient écoulés depuis leur rupture au Congrès de Munich. Je me pris à rêver : cette conférence serait peut-être à même d'apporter de l'inédit. Comment résister à la sourde conviction que la possession de ce que l'on a pas pourrait faire basculer l'échiquier de nos hypothèses ? Cet exposé demeurerait cependant introuvable, aucune bibliographie n'en indique la publication. *Freud et Jung* par Flournoy n'a pas laissé de trace ! Je me sentais l'âme d'aller quêter, auprès d'étudiants vieillissants, d'hypothétiques notes prises à l'écoute du maître genevois, mais l'intérêt pour une telle démarche disparut subitement lorsque, dans le programme retrouvé des conféren-

ces tenues ce jour-là — un 27 septembre —, se révéla le libellé exact du titre de l'exposé: *Religion et psychoanalyse*³.

A cette époque, je pouvais m'intéresser à une rupture mais pas au religieux, et même si je demeurais persuadée que l'ensemble de mes sources convergeait vers un même objet — Piaget évoque le nom des deux Grands là où Flournoy parle de « religion et psychoanalyse » —, la valeur symptomatique d'une telle substitution de titre m'échappait encore.

L'objet initialement convoité fut retrouvé beaucoup plus tard, lors de la consultation des archives privées d'Olivier Flournoy, petit-fils de Théodore. Il s'agit de *notes* sur fiches, et non pas du texte intégral de la conférence. Flournoy l'avait prononcée le 27 septembre et le 16 décembre 1916. Il s'y essaya une nouvelle fois le mercredi 24 janvier 1917, et ce fut sa dernière intervention publique. Depuis 1915 déjà, il avait été victime de légères lésions cérébrales, mais c'est après ce mercredi qu'il décida de démissionner de son poste à l'Université. Voici ce qu'il écrit à Auguste Le-maitre : « Cher ami, merci de votre présence hier soir. Vous avez assisté quasi à mon enterrement. C'était un suprême essai que je faisais pour lutter contre la confusion cérébrale »⁴. Flournoy devait mourir le 5 novembre 1920. *Religion et psychoanalyse* constitue le dernier témoignage du long périple intellectuel qui l'amena à fréquenter pasteurs, médiums et psychanalystes.

La publication de ces « Notes pour une conférence », (*infra*, p. 191) soixante-huit ans après, relève d'une autre conjoncture. Pour que le geste en vaille la peine, il a fallu la présente fortune dans ce même numéro du *Bloc-Notes de la psychanalyse* de deux textes : l'entretien avec Michel de Certeau sur *Mystique et psychanalyse* (*supra*, p. 135), et celui de Mario Cifali, *Le péché du désaccord* (*supra*, p. 119), ainsi qu'une lettre de Carl Gustav Jung adressée au pasteur Adolf Keller le 5 novembre 1915 (*infra*, p. 201), textes qui abordent, chacun à leur manière, le thème de la religion et de la psychanalyse.

Une psychanalyse réformée

« A la notion *Judaïque* de la Religion, école de Freud, je préfère la notion suivant l'*Idéal chrétien*, — qui est celui des Psychoanalystes de l'Ecole de Zurich (Pfister, Keller,

Riklin, Maeder, Bleuler. —) », écrit Flournoy dans le chapitre IV de ses notes (*infra*, p. 195). Il dit : « je préfère », et il ajoute : ce sont « des protestants, des métaphysiciens, des théologiens ». Ainsi en 1916, Flournoy semble proche de Jung, et qui sait si, entre l'homme de la Limmat et celui du Rhône, n'existe pas un lien aux implications inconnues ?

Bien des hypothèses⁵ courent à propos de la rupture entre Jung et Freud au congrès de Munich de 1913. Chacun des protagonistes a donné sa version; pour parler de l'ineluctable, l'un et l'autre ont trouvé leurs images. Histoire d'un complexe paternel, procès d'individuation et de prise d'indépendance, « déviation théorique » à l'orée du maternel et du religieux, divergence de tempérament, drame d'un Dauphin très tôt reconnu et apparemment embarrassé de l'être⁶. Le moment fut pour le moins douloureux. Adolf Keller, un pasteur zurichois, s'en souvient. Il a rencontré la psychanalyse dans un cours de Flournoy en 1907, appartient à l'*Ortsgruppe Zürich*, et a déjà participé au Congrès de Weimar. Il raconte: « Ce qui eut lieu réellement, nous n'en avions peut-être pas pleinement conscience. On entendait et on voyait quelque chose se rompre auquel on ne pouvait pas encore donner de nom précis »⁷.

Freud saisit l'occasion pour rédiger sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. Jung tente de se défendre, comme en témoigne une lettre qu'il adresse à Maeder quelques semaines seulement après le congrès. Il lui déclare : « Je ne suis pas du tout tombé dans le piège de Freud, car je ne pense pas que ce soit un avantage pour Freud que de me faire partir en me dégoûtant »⁸. Cependant il n'en verse pas moins dans cette phase où surgit l'archaïque (la psychose), et qui précède selon lui celle d'une « évolution et d'une union mystiques » (*infra*, p. 201).

Histoire d'histoires, transférentielle et théorique, qui trace une véritable frontière : les Suisses sont quittés le mouvement, et s'ils revendiquent leur appartenance à la psychanalyse, Freud leur en dénie le droit en évoquant le « fameux couteau de Lichtenberg »⁹. Dans le tumulte des hypothèses et des supputations, Flournoy fait figure d'absent. La tension ne semble passer qu'entre Zurich et Vienne. Un détail aurait pourtant dû retenir l'attention. Flournoy, qui n'a jamais appartenu à l'*Ortsgruppe Zürich*, participe néanmoins au Congrès de Munich. Dans « *Ma vie* », Jung est explicite à ce propos. Il écrit avoir incité Flournoy à y assister, et af-

firme : « Sa présence fut pour moi un grand soutien »¹⁰. A cet affreux congrès, Flournoy, en « homme perspicace », trouve même l'occasion de féliciter Freud alors que ce dernier est, comme il l'atteste, « tout à la déception du moment »¹¹.

Le Genevois est donc là. L'est-il comme simple assistant de Jung ? Flournoy a presque le même âge que Freud; dans l'ordre des générations, il représente, pour Jung, davantage une figure paternelle. Leur relation est née au début du siècle, dès la parution de l'ouvrage *Des Indes à la Planète Mars*, en 1900. Flournoy avait alors 46 ans, et Jung, 25. Ce dernier se dit très impressionné. Deux ans plus tard, il édite sa thèse *Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene*¹², où il cite tout autant — sinon plus — Flournoy que Freud. A Genève, Flournoy accueille cette publication comme « un heureux signe des temps »¹³; désormais, une même préoccupation les rapproche : leur intérêt pour les faits occultes.

Dans ces premières années du siècle, Flournoy se remet du remue-ménage occasionné par la publication de son ouvrage qui, rappelons-le, sur le terrain de l'occultisme, l'a amené à affirmer la puissance créatrice du travail de l'inconscient. Ses propres investigations l'ont ainsi rendu sensible aux travaux freudiens¹⁴, et, de fait, il en est le diffuseur princeps en Suisse romande. Avant même que Jung ne devienne le représentant de la psychoanalyse en Suisse, c'est Flournoy qui intéresse les médecins, pasteurs et pédagogues à l'essor de la nouvelle science. Dans ses cours universitaires, il s'en fait l'écho, et dans la revue qu'il fonde avec Claparède, les *Archives de psychologie*, il donne très tôt, en 1903, un excellent compte rendu¹⁵ de la *Traumdeutung*, alors que Freud ne cesse, d'édition en réédition, de se plaindre du silence des savants.

Flournoy connaît et travaille les textes freudiens dès leur parution; la langue de Goethe ne lui pose plus trop de problèmes, il a fait une partie de ses études en Allemagne. Jung lui demande plus d'une fois son avis. « Je lui rendais visite de temps en temps, écrit-il, et m'entretenais avec lui. Il était important pour moi de savoir ce qu'il pensait de Freud. Il me fit à son sujet des réflexions pleines d'intelligence. Avant tout il mettait l'accent sur la volonté de Freud de faire régner le rationalisme des Lumières; cela expliquait beaucoup de sa pensée et, notamment, sa partialité »¹⁶.

Les sujets de conversation ne manquent donc pas entre Jung et Flournoy. L'un d'eux les rapproche particulièrement. Flournoy, bien que scientifique, a conservé la foi; il est l'un de ceux qui pensent que le fait religieux retirerait des bénéfices à se laisser investiguer. Ainsi, au moment même où dans les *Archives de psychologie* de 1903 il loue la *Traumdeutung*, il publie « Les principes de la psychologie religieuse », un article qui résume quatorze leçons de son cours de psychologie expérimentale donné à la Faculté des sciences au semestre d'hiver 1901-1902. Il y relève « la grande différence de tempérament », et presque « l'incompatibilité d'humeur » qui sépare d'ordinaire « les esprits scientifiques et les âmes religieuses »; une division habituelle en effet : d'un côté les savants les plus positivistes, de l'autre les croyants. Flournoy veut, lui, se maintenir dans l'entre-deux : il reconnaît le fait religieux comme « une donnée de vie intérieure »; donc « expérimentale en quelque mesure et capable de soutenir l'épreuve d'un examen scientifique »¹⁷, mais, en retour, il dénie à la science la possibilité d'être totale, et il se fait fort de rappeler que celle-ci, « se mouvant dans les limites du relatif et du fini observable, n'atteint pas aux dernières raisons des choses, et que, même poussée aussi loin qu'on le peut imaginer, elle n'arrachera point au Sphinx le mot de l'énigme universelle »¹⁸.

Jung l'écrit : il rencontre Flournoy en parlant avec lui de problèmes scientifiques relatifs au « somnambulisme, à la parapsychologie et à la psychologie de la religion ». Freud connaît-il l'existence de cet autre Genevois, présent comme en contrepoint, en balance avec sa propre influence ? Jung lui révèle-t-il la raison de ses escapades dans la ville du bout du Léman ? Si nous consultons leur correspondance¹⁹, Carl Gustav donne à Sigmund des nouvelles de Genève qui relèvent uniquement d'une stratégie politique permettant l'extension favorable de la psychanalyse. Il y a de l'espoir dans la ville de Calvin : Flournoy et Claparède s'intéressent à la cause; leurs *Archives*, organe de presse, attirent; bastion conquis, Genève serait « la porte d'assaut » de la France rebelle; son Université est parmi celles où les idées freudiennes n'auront plus de repos... Dans les lettres destinées à l'autre père, juif et Viennois, dont Jung est le Dauphin et à qui le lie une vénération religieuse avec sa « irréfutable consonance érotique », rien n'est dit de ce lien spirituel, de cette communauté d'esprit, de cœur et d'âme

qui s'est nouée entre les deux Suisses; pas un seul mot de l'attachement à l'« ami paternel » qu'est devenu Flournoy.

Même à l'avance

Au congrès du déchirement, Flournoy est présent, comme nous le savons. Alors — question insidieuse —, participe-t-il de cette rupture ? Ne nous méprenons pas, nous n'avons aucune perspective de réponse assurée. Tisser des relations de causalité, faire la part des choses, serait aujourd'hui une démarche plus que hasardeuse. Je me contenterai, ici, de retoucher les zones d'ombre et de lumière, et commencerai par relater un événement, celui de la publication dans les *Archives de psychologie*, en avril 1913, quatre mois avant la séparation, de onze comptes rendus d'ouvrages psychanalytiques (Bleuler, Jung, Pfister, Maeder, Rank, Keller), dont huit sont précisément de la plume de Théodore Flournoy.

Selon les termes d'Oscar Pfister, ce recueil « fit grand bruit »²⁰. Maeder est lui-même séduit. Il le dit, le 9 août 1913, à Claparède : « Les critiques de M. Flournoy, surtout celle du travail de Jung (libido) m'ont bien plu. Il a une façon large et sympathique de traiter le sujet »²¹. *Sympathique*, l'adjectif est lâché; Flournoy le reprendra six mois plus tard pour qualifier son effort vis-à-vis de la psychanalyse²², et l'épithète deviendra la marque de la tendance helvétique.

Que contiennent-ils donc ces comptes rendus pour opérer un pareil effet ? Ils annoncent, un peu à l'avance, l'inéluctable d'une séparation entre l'Ecole de Zurich et l'Ecole de Vienne. Une sorte de prédiction. En effet, au sujet d'un article du pasteur — alors psychanalyste — Adolf Keller, paru dans le *Journal de l'Eglise réformée de Suisse* (*Kirchenblatt für die Reformierte Schweiz*) des 3 et 10 février 1912, et qui est intitulé « Considérations impassibles dans le combat autour de la psychanalyse », Flournoy écrit : « Cet excellent article s'inspire, on le voit, de la même largeur et hauteur de vues que les écrits de Jung, etc. On y sent bien le contraste entre la tendance purement psychobiologique et étroitement positiviste de l'école viennoise, et celle de l'école zurichoise, qui, sans le céder en rien en fait de rigueur scientifique, témoigne d'une beaucoup plus grande ouverture d'esprit, d'une sensibilité plus délicate, d'une préoccupation plus vivante pour les questions morales, reli-

gieuses, sociales, pédagogiques, etc. C'est à se demander si cette différence de tempéraments n'aboutira pas à une scission entre les deux écoles, à une bifurcation dans le développement ultérieur des doctrines psychoanalytiques »²³.

On ne saurait être plus explicite: bifurcation, *scission*, différence de tempérament. Flournoy ne modifiera pas cette prise de position. En 1915, dans sa seconde et dernière étude clinique *Une mystique moderne*, il proclame à nouveau: « L'esprit général de l'Ecole de Zurich doit être beaucoup plus sympathique que celui de l'Ecole de Vienne aux personnes religieuses de notre contrée, parce qu'il accorde plus d'importance aux points de contact et aux rapports d'appui mutuel qu'il y a entre la Psychoanalyse et la Religion (particulièrement le christianisme) »²⁴. En 1916, rappelons-nous, il déclare encore : « Je préfère... » (*infra*, p. 195).

La psychoanalyse en feuilleton

Flournoy a prédit la rupture. Désormais du côté des Suisses, elle est pour une part associée à ces excellentes « Considérations impassibles dans le combat autour de la psychanalyse » de Keller, promu modèle de l'orientation helvétique. Le lecteur sera peut-être piqué d'apprendre que cet article de février 1912 est le point final d'une « vilaine affaire de presse »²⁵, qui a tenu en haleine les Zurichois pendant plus de deux mois : un bouillonnement psychanalytique qui paraît d'abord dans la page culturelle (*Feuilleton*, en allemand) de la *Neue Zürcher Zeitung*²⁶, pour se déplacer dans *Wissen und Leben*²⁷ et se conclure dans le *Kirchenblatt für die Reformierte Schweiz*²⁸. Une empoignade qui met aux prises le neurologue Max Kesselring; un journaliste, J.M.; un lecteur, Fritz Marti; le célèbre psychiatre, Oscar Forel; Carl Gustav Jung et Adolf Keller.

Tout commence par une conférence virulente à l'endroit de la psychanalyse que Kesselring tient devant le *Kepplerbund* de Zurich et dont un article du journaliste J.M. rend compte dans la *N.Z.Z.* du 2 janvier 1912. Henri Ellenberger résume fort bien les divers échanges qui, depuis ce jour-là, se succèdent à un rythme soutenu²⁹ : les adeptes zurichois de Freud sont taxés de fanatisme, la psychanalyse évidemment qualifiée de pseudo-science; on dénonce l'étiologie sexuelle des névroses, la libéralité du sexe est brandie comme déchéance ultime de la société, et le spectre de la rui-

ne des familles agité. Au passage, la pratique dégoûtante et répugnante des psychanalystes fait l'objet de sous-entendus, l'exemple est même donné de l'un d'entre eux qui manie avec dextérité la langue et trouve de quoi assouvir ses tendances dans la théorie et la pratique psychanalytiques.

Au centre de la querelle : la sexualité, mais aussi le fait qu'à Zurich des profanes — pasteurs et pédagogues — se soient approprié la nouvelle thérapeutique qui, pour le moindre des maux, aurait dû rester dans le cercle médical. Des nuances sont néanmoins apportées, parfois même des reconnaissances déclarées. Freud est souvent épargné, seuls les fanatiques zurichois sont pris à partie. Jung, sans être nommément cité, se sent visé, insulté et calomnié. Il consulte un habile avocat pour se défendre, mais l'attaque est trop indirecte pour donner lieu à une poursuite judiciaire. Il se contente, après trois semaines, d'une lettre sèche au nom de l'Association psychanalytique internationale dont il est le président³⁰. Cette intervention officielle remet le feu aux poudres. Freud est au courant. Jung se déclare en guerre. Le front de son combat est double: il écrit *Wandlungen und Symbole der Libido*, et contre ses détracteurs zurichois il apporte dans *Wissen und Leben* une longue et dernière réponse³¹. Il reviendra à Keller d'y ajouter la touche finale.

« Le grand défi lancé dans les journaux », tout répugnant qu'il soit, aboutit dans le *Journal de l'Eglise Réformée de Suisse*. Nous connaissons désormais la suite de l'histoire : l'article du pasteur sert, via Genève, de toile de fond à la rupture entre Zurich et Vienne. De tels enchaînements symboliques ne sauraient plus nous surprendre.

Sur les hauteurs

Dans une lettre du 12 novembre 1911, Freud avoue à Jung s'être laissé inciter, sous l'emprise de l'on ne sait trop quel diable, à le suivre sur le terrain de la religion, et il ajoute, pour ne pas trop l'effrayer par cette concurrence : « Probablement réussirons-nous à passer l'un à côté de l'autre en ce que je creuse mes galeries bien plus profondément dans le sol que vous ne tracez vos tranchées, de sorte que je pourrai vous saluer chaque fois que je remonterai à la lumière »³². De là-haut, je vous saluerai. Signé : Sigmund Freud.

A entendre les métaphores maintes fois employées, les Suisses aiment, en effet, les hauteurs... de vue. Quoi de plus

naturel, pourrait-on soutenir, avec quelque ironie, pour qui connaît la beauté de leurs sommets enneigés ! Mais, n'est-ce là qu'une historiette moqueuse ? Flournoy, parlant de l'accueil de la psychanalyse, déclare : « Tout hospitalier qu'il ait été, le sol helvétique n'est pas resté sans modifier plus ou moins la plante étrangère et communiquer à ses fruits un bon goût du terroir »³³. Les cimes élancées vers le ciel, la pureté de l'air, semblent, bel et bien, avoir eu quelques effets sur l'orientation de la psychologie nouvelle. Pourquoi donc les montagnes et les vallées n'influeraient-elles pas sur la psychologie des hommes et des peuples ? Nous savons les implicites de cette revendication *nationale*. Elisabeth Roudinesco en a démonté avec virtuosité les mécanismes³⁴. Toujours est-il qu'en ces temps-là les hauteurs ont fini par boucher l'horizon !

Reprenons un à un les termes que Flournoy utilise pour marquer les différences de points de vue, car si son compte rendu de l'article de Keller lui sert de prétexte pour prédire l'immanquable scission, les sept autres recensions écrites de sa plume, dans ce même numéro d'avril 1913 des *Archives de psychologie*, lui permettent d'en réaliser la théorie. Rien de très nouveau, bien sûr. A ces arguments, Freud répond presque point par point dans sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. Pourtant, du côté des Suisses, ils constituent le précipité d'une résistance qui ne reculera pas de si tôt, même lorsque, en 1919, sera créée la nouvelle Société suisse de psychanalyse-elle-freudienne.

La mélodie des instincts

Les hauteurs contre quoi ? La *libido*, évidemment, et le « pansexualisme plus ou moins répugnant pour le sens commun ». Comme les autres théologiens, Flournoy participe de cette résistance, même si, dans son *Cours sur la psychanalyse* (1913-1914), il déclare : « Ce mot est dû aux adversaires de Freud. Cette idée de mettre la sexualité partout nous choque, mais *a priori* pas d'objection à faire. La langue est très profondément sexualisée; dans tous les métiers, vous avez des mots qui indiquent le mâle et la femelle. L'humanité a été vraiment fascinée par la sexualité. Voyez littérateurs, théâtre, mots écrits sur les murs. Il n'y a pas lieu d'en vouloir à Freud s'il a vu le sexe partout »³⁵. Alors où se situe véritablement le problème si Freud n'est pas à incriminer ?

Flournoy ne nie pas, il déplace. Il reconnaît le rôle de la pulsion sexuelle, mais refuse de la concevoir comme une donnée primordiale, et surtout de la confondre, même par dérivation, avec les « fonctions supérieures de l'humanité ». C'est la morale, la religion, l'art, qu'il s'agit de protéger, de préserver, et de ne pas confondre avec le substratum. Que le lecteur feuillette ces notes sur *Religion et psychoanalyse*, il verra que Flournoy réserve, à côté de la libido sexuelle et celle nutritive, une place pour une *libido sublimée* (*infra*, p. 195).

Freud relève et répond en ces termes : « Vous ne pouvez supporter la sexualisation de la morale et de la religion, qui, selon vous, seraient l'une et l'autre originaires de quelque chose de supérieur. Et cela, parce que vous n'êtes pas de taille à tenir tête à l'explosion d'indignation que cette sexualisation provoque ». Et il ajoute, un peu plus bas : « Il est même possible que l'indignation ait commencé à s'emparer soudainement de vous-mêmes »³⁶.

Flournoy ne peut s'empêcher de convenir que « ça » existe, « toutes ces impressions que nous révèle la psychoanalyse de Freud *encore mieux* que le moi subliminal de James et de Myers »³⁷. Cet aveu est de taille, mais pour lui quelque chose du domaine de l'âme échappe, et l'homme ne se réduit pas à des instincts toujours conçus comme brutaux et titaniques. Dans sa conception, la sexualité fonctionne dans le registre d'une sorte de « je sais bien, mais quand même... ». Ainsi le Genevois ne refuse pas « le sexualisme incontestable des névroses », c'est l'évidence; mais, avec Jung, il l'affirme *secondaire*, « dû à une régression résultant de l'insuffisance actuelle de l'énergie morale de l'individu »³⁸. La différence est seulement d'interprétation, soutient Flournoy, et la version helvétique a comme principal bénéfice de n'avoir « plus rien de choquant pour l'éthique »; elle pourrait, déclare-t-il, « s'allier même à la philosophie idéaliste ou chrétienne la plus élevée »³⁹.

Étonnant jeu d'ombres et de lumières, parfois difficilement accessible pour le lecteur actuel, tant l'on sent une pensée confrontée à un dilemme insurmontable; « ça est », et pourtant « ça ne devrait pas ». L'idéalité résiste, il s'agit à tout prix de la sauvegarder, même au nom de l'opinion publique. Flournoy, qui s'est battu contre le jugement des savants et leur horreur méprisante à l'égard des processus occultes, invoque à son tour le sens commun, recule devant

une indignation possible. « On a beau dire, écrit-il, que la science n'a pas à se préoccuper de ses conséquences morales et de l'opinion publique, il n'en reste pas moins que cela n'avance à rien de heurter gratuitement celle-ci ». Et, ajoute-t-il : « De rendre plus facilement acceptable pour le sens commun ce qu'il y a de profondément vrai dans les découvertes de Freud, ne sera pas un mince service que lui auront rendu l'Ecole de Zurich en général et le Dr Jung en particulier »⁴⁰.

Les termes avancés par Flournoy nous font irrésistiblement penser au *blackmail* de la presse zurichoise. Il y a de l'indignation dans l'air. La boue étalée dans les journaux renforce la tendance théorique. Il est étonnant d'apercevoir la communauté d'esprit qui lie, par exemple, Flournoy à celui qui, dans cette campagne de presse, apparaît comme le pourfendeur de la psychanalyse : je veux parler de Fritz Marti. C'est lui qui attaque Jung, et ne cesse de parler du combat contre la sensualité déchaînée, d'invoquer les biens culturels les plus magnifiques, les sommets, la lumière, et bien évidemment le temple des idéaux ébranlé par l'enseignement freudien où, dans le ciel, il n'y a qu'une seule chose — la libido !⁴¹. Les Suisses se sauvent du répugnant par un recours à l'Idéal. Jung et Flournoy en reçoivent certes des applaudissements, mais Freud ne reconnaît pas leurs mérites.

« Les psychanalystes spirituels », comme Freud appelle les pasteurs, vont l'emporter. Flournoy ne termine-t-il pas son *Cours sur la psychanalyse*, en 1914, par ces mots : « La morale doit-elle, oui ou non, préoccuper le psychanalyste ? C'est sur ce point que la rupture s'est faite »⁴².

Résurgence pédagogique

Avec de telles divergences d'interprétation, la technique psychanalytique ne peut rester intacte. Flournoy le sait. « Si pour Freud, proclame-t-il devant ses étudiants, la cause des troubles névrotiques devrait être cherchée dans des traumatismes infantiles sexuels ou psycho-sexuels; et si pour Jung, les conflits même sexuels se présentent comme des conflits moraux : conflits actuels et moraux, et qu'ainsi, tout se résume dans le mot *sacrifice* (tout progrès suppose un sacrifice, rupture avec l'enfance pour assumer les responsabilités de la vie) », alors il devient évident que « cette façon de voir réagit sur la méthode même : la psychanalyse »⁴³.

Dans quelle direction se fait donc le changement ? Flournoy est étonnant de clarté. Nous sommes dans ses derniers cours de l'année, peut-être en avril ou mai 1914. Il désigne avec acuité la différence : elle se solde par l'émergence, dans la technique, de l'éducatif. En effet, il déclare sans ambiguïté : « La méthode de Breuer était cathartique, en quelque sorte " chirurgicale ". La méthode de Freud était " historique ". Celle de Jung est " éducative ", *e-ducere* : sortir le patient du bourbier de ses mauvaises habitudes »⁴⁴.

Après les hauteurs contre la libido, l'Idéal chrétien face à la sexualité, la pédagogie vient prendre à son tour une place au creux de la rupture. Freud évoque cette résurgence éducative, lorsqu'il relate les dires d'un patient qui, après un traitement zurichois, avait tâté du divan freudien : information de divan à divan, peu conforme à l'éthique mais si utile à la vérité historique, et que Freud s'autorise à rendre publique puisqu'il n'admet pas « qu'une technique psychanalytique puisse prétendre à la protection du secret professionnel »⁴⁵.

« Conseils moraux, concentration intérieure par introversion, méditation religieuse, reprise de la vie commune avec sa femme, dans un abandon amoureux, etc. », tel était le nerf du traitement. « Ce qu'il me recommandait, ajoute le patient, n'importe quel pasteur en aurait fait autant »⁴⁶. Et Freud s'étonne que « les Zurichois aient cru devoir faire un si long détour par Vienne, pour retourner à Berne où Dubois traite avec tant de ménagements les névroses par l'encouragement moral »⁴⁷.

Nous savons qu'en Suisse, ce sont les pédagogues et les pasteurs qui, dès le début, accueillent favorablement la psychanalyse. Jung parle même de « l'intérêt ardent de nos théologiens »⁴⁸, et ne manque ni de souligner la présence de huit ou dix pasteurs à ses exposés, ni d'évoquer la foule des instituteurs attentifs. A cet intérêt suspect, Jung donne une explication à Freud : « Finalement, lui écrit-il, la psychanalyse ne se développe-t-elle pas dans un conclave très restreint de gens de même direction d'esprit ? »⁴⁹.

Reste que les signifiants-clé d'une rupture concernent le religieux et l'éducatif. Freud, quant à lui, désigne l'un et l'autre versant par une seule et même formule : les « antécédents théologiques de tant de Suisses ».

Sublimation mystique

Pasteurs et instituteurs... Dans ses notes sur *Religion et psychoanalyse*, Flournoy désigne deux types de sublimation : l'une *éducative*, au cours des générations, et l'autre *mystique*, accélérée, intensive (serre chaude). Et il poursuit par ces mots : « Il faut s'habituer à l'équivalence du double vocabulaire : *mystique et psychoanalytique* » (*infra*, p. 196).

Le raccourci est saisissant : l'éducation borde la mystique, qui devient la rivale de la psychanalyse, avec à leur centre : le processus sublimatoire garant de l'avancement de la culture. Le rapprochement d'un domaine à l'autre indique leur possible substitution. La mystique, sur le plan individuel, est ce par quoi l'humain échappe à son destin instinctuel. Sur les bords de son expérience : la mort et la démence précoce. Mais à son terme : la sublimation parfaite qui se confond avec l'amour de Dieu et l'altruisme. M^{lle} Vé, cette mystique moderne que Flournoy a accompagnée et dont il fait le centre de sa seconde étude clinique, en est l'exemple réussi, là où les « hypocrites culturels "non sublimés" » échouent. Avec elle, Flournoy a vu la chose s'accomplir ; il regrette cependant qu'elle ne l'ait pas expliquée, puisqu'elle aurait pu, du dedans, révéler la nature intime du phénomène, la « métamorphose de l'inférieur en supérieur, des penchants brutaux, égoïstes, sensuels, en tendances humaines, altruistes, idéales », car, ajoute-t-il, « le seul moyen certain de mâter ceux-là étant de les changer en celles-ci »⁵⁰.

Freud s'est étonné de ce que les Suisses ne se soient pas contentés de son processus sublimatoire, de peur d'une confusion entre le « haut » et son substratum. Ironie du sort, c'est à la *sublimation* que vont se raccrocher pédagogues, pasteurs et psychanalystes de tendance helvétique. Les pédagogues, responsables de la société future, vont appliquer tous leurs efforts théoriques et pratiques à métamorphoser les mauvais penchants, et former les hommes et les femmes altruistes de demain qui veilleront à ce que les horreurs de la guerre et du sexe ne réapparaissent jamais plus ; ils resteront tendus vers la réalisation psychologique de l'Idéal chrétien, soutenus par les pasteurs et les psychanalystes. Pendant ce temps, à Vienne, Freud est contraint de concevoir l'existence et la puissance d'une pulsion de mort. Le partage se trace à cet endroit, et aujourd'hui encore, il n'en finit pas de jaillir et d'être au centre d'une problématique existentielle.

Entre le protestantisme et la psychanalyse, les théologiens ont reconnu une communauté d'esprit. Le fameux article du pasteur Adolf Keller est de fait un modèle du genre. Face à la turpitude qui s'étale avec luxuriance dans les pages des journaux, Keller élève le débat en assimilant certains éléments psychanalytiques à ceux que l'ancienne sagesse religieuse pratique depuis des temps reculés : ainsi, écrit-il, « le fait de reconnaître largement les causes psychogènes n'est-il pas la confirmation scientifique de la foi en la force agissante de l'âme ? Le principe analytique lui-même, autre chose qu'une théorie psychologique de la confession ? La sublimation ne se rapproche-t-elle pas de l'antique exigence de la domination des sens par l'esprit ? Et, le transfert ne nomme-t-il pas les conditions psychologiques de la puissance libératrice de l'amour ? »⁵¹...

De tels recoupements permettent aux pasteurs de prendre parti pour la psychanalyse et de voler au secours des découvertes du Viennois. Mais entre les âmes religieuses et les esprits scientifiques, Flournoy avait averti qu'il y a généralement une incompatibilité d'humeur. Tout est dès lors en place pour que Freud apparaisse comme le plus positiviste des savants, et que son empirisme et son rationalisme soient soulignés. « Ce sont des protestants, des métaphysiciens, des théologiens », explique Flournoy pour marquer sa préférence de l'Ecole de Zurich. Son choix est déjà fait : s'il ne veut rien avoir à se reprocher du côté du travail scientifique, il refuse à la science « d'être toute ».

Au carrefour d'une scission, la science positive et l'irréductible religieux s'affrontent ; sur ces bords ne cessent de se maintenir une mystique individuelle et une éducation sociale : le pasteur et l'instituteur.*

Février 1984

* Je remercie Anne Bruschweiler, Danielle Kleinmann et Rémy Hildebrandt, qui contribuèrent à la mise en évidence de certains documents ici cités.

¹ J. PIAGET, « Hommage à C. G. Jung », in *Schweizerische Zeitschrift für Psychologie und ihre Anwendungen*, Huber, Bern, t. IV, 1945, p. 171.

² E. CLAPAREDE, « Théodore Flournoy, sa vie et son œuvre », in *Archives de Psychologie*, 1921, p. 120.

³ Association chrétienne d'étudiants de la Suisse romande, *Sainte-Croix 1916*, Le Concorde, Lausanne, 1916, p. 6.

⁴ T. FLOURNOY, « Lettre à A. Lemaître du 25 janvier 1917 », in *La Semaine religieuse* du 27 novembre 1920, Genève.

⁵ Voir F. ROUSTANG, « A chacun sa folie », in *Un destin si funeste*, Ed. Minuit, 1973 ; E. ROUDINESCO, *La bataille de cent ans*, Ramsay, 1982.

⁶ Comme en témoigne cette lettre que C. G. JUNG adresse le 6 décembre 1909 à S. FERENCZI : « Vous avez visé juste avec votre lettre. Les choses étaient dans l'air. Vous pouvez imaginer que je me suis souvent senti l'air bête de me voir attribuer par vous le rôle de l'usurpateur. Mais je ne me sens pas du tout comme usurpateur, mais comme un des ouvriers qui travaille à une tâche particulière. Qu'on me reconnaisse ou non comme « Dauphin » m'agace parfois ou me réjouit ou le contraire. Depuis que j'ai renoncé à la carrière universitaire, mon intérêt pour la science et la sagesse s'est purifié et il compense largement les plaisirs des honneurs extérieurs, de sorte que j'attacherais plus de prix à voir clair dans les choses de la science et à faire avancer la culture de l'avenir plutôt que de vouloir quasiment me mesurer à Freud », Archives C. G. Jung, Bibliothèque de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich. Traduction de J. Moll.

⁷ A. KELLER, « Aus der Frühzeit der psychoanalytischen Bewegung », in *Schweizerische Zeitschrift für Psychologie und ihre Anwendungen*, t. XV, 1956, p. 125.

⁸ C. G. JUNG, Lettre à A. MAEDER du 27 octobre 1913, Archives C. G. Jung, Bibliothèque E.T.H., Zurich. En voici un extrait plus complet : « L'histoire du *Jahrbuch* est une affaire privée qui est à régler entre Freud et moi. Si les Zurichois en subissent les retombées, cela m'est très pénible. Vous pouvez imaginer que je n'abandonne pas le *Jahrbuch* de gaieté de cœur, mais il est impossible de travailler avec Freud, avec l'attitude qu'il a. Je n'ai pas encore de nouvelles de Vienne. Mais je m'attacherai à procurer aux Zurichois un nouvel organe dans le style du *Jahrbuch* : par exemple « Examens psychologiques. Travaux de l'Ecole zurichoise de psychanalyse ». Deuticke serait éventuellement prêt à le prendre. Si le *Jahrbuch* n'a plus nos travaux, il disparaîtra peut-être aussi. Je ne suis pas du tout tombé dans le piège de Freud car je ne pense pas que ce soit un avantage pour Freud de me faire partir en me dégoûtant. — Un conseil honorifique est exclu étant donné que le *Jahrbuch* n'est pas une affaire de comité et que je ne veux plus travailler avec Freud. A l'extérieur, l'impression sera très négative. Mais des succès internes pèsent plus que les hurlements de la foule. Je vous donnerai bientôt des nouvelles de Deuticke et de Freud, si ce dernier

ne considère pas qu'il est en dessous de sa dignité papale de me répondre ». Traduction J. MOLL.

⁹ S. FREUD, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, 1981, p. 154 : « Je dirai en terminant que la psychanalyse de Jung ressemble au fameux couteau de Lichtenberg : après avoir changé le manche et remplacé la lame, il veut nous faire croire qu'il possède le même instrument, parce qu'il porte la même marque que l'ancien ».

¹⁰ C.G. JUNG, « *Ma vie* », Gallimard, 1970, p. 428.

¹¹ S. FREUD, *Lettre à E. Claparède du 5 février 1922*, Archives privées des descendants d'E. Claparède.

¹² C.G. JUNG, « Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes », in *L'énergétique psychique*, Librairie de l'Université Georg, Genève, 1973.

¹³ T. FLOURNOY, « C.G. Jung, Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene », in *Archives de psychologie*, t. II, 1903, p. 85.

¹⁴ Voir M. CIFALI, « Théodore Flournoy, à la découverte de l'inconscient », in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n. 3, 1983; M. CIFALI, « Post-face, Les chiffres de l'intime », in T. FLOURNOY, *Des Indes à la planète Mars*, rééd. Seuil, 1983.

¹⁵ T. FLOURNOY, « S. Freud, Die Traumdeutung », in *Archives de psychologie*, t. II, 1903, p. 72.

¹⁶ C.G. JUNG, « *Ma vie* », *op. cit.*, p. 428.

¹⁷ T. FLOURNOY, « Les principes de la psychologie religieuse », in *Archives de psychologie*, 1903, p. 35.

¹⁸ *Ibid.*, p. 52.

¹⁹ S. FREUD, C.G. JUNG, *Correspondance*, t. I et II, Gallimard, 1975. La correspondance, que s'adressèrent très certainement Jung et Flournoy, semble avoir disparu d'un côté comme de l'autre, alors que nous possédons celle échangée entre Jung et Claparède.

²⁰ O. PFISTER, « Théodore Flournoy », in *Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1921, p. 101-104.

²¹ A. MAEDER, *Lettre à Claparède du 9 août 1913*, Archives Institut Jean-Jacques Rousseau, Genève.

²² T. FLOURNOY, *Lettre à Maeder du 24 janvier 1914*, Archives des descendants d'A. Maeder : « Je suis très flatté que vous appréciez mon effort pour rendre la psychanalyse "sympathique", comme vous le dites ».

²³ T. FLOURNOY, « Ad. Keller, Ruhige Erwägungen im Kampf um die Psychoanalyse », in *Archives de psychologie*, 1913, p. 202-203.

²⁴ T. FLOURNOY, « Une mystique moderne », in *Archives de psychologie*, 1915, p. 220. A paraître aux Editions de l'Aire, Lausanne 1984.

²⁵ C.G. JUNG, « Lettre du 23 janvier 1912 à S. FREUD », in *Correspondance*, *op. cit.*, p. 247. Voir aussi à propos de cet épisode zurichois, les lettres des pp. 233, 246, 247-248, 249, 250, 253.

²⁶ Voir *Neue Zürcher Zeitung* du 2, 3, 10, 13, 15, 17, 25, et 28 janvier et 1^{er} février 1982.

²⁷ J.G. JUNG, « Zur Psychoanalyse. Lettre du 28 janvier 1912 », in *Wissen und Leben*, t. IX, 1911-1912, p. 711.

²⁸ Voir *Kirchenblatt für die reformierte Schweiz* des 3, 10, 24 février et 26 mars 1912.

²⁹ H. ELLENBERGER, *A la découverte de l'inconscient*, Simep, 1970, p. 668-673. Ellenberger ne semble pas avoir eu connaissance de la suite « kelterienne » et genevoise de l'histoire.

³⁰ « Les comités de l'Association psychanalytique internationale et zurichoise se voient obligés de réfuter énergiquement les accusations offensantes et tout à fait discréditantes faites par un profane à l'encontre de "spécialistes médicaux". Les articles signés F.M. donnent une image tout à fait défigurée du traitement psychanalytique et cela par manque de connaissances de la part de l'auteur. Aucune personne raisonnable ne se soumettrait à un traitement aussi répugnant que le décrit F.M. Le ton de ces attaques rend toute discussion impossible.

Pour l'Association psychanalytique internationale : Dr méd. C.G. Jung, président; Dr méd. F. Riklin, secrétaire. Pour l'association psychanalytique zurichoise : Dr méd. Alph. Maeder, président; J.H.W. von Ophuissen, méd., secrétaire ». in *N.Z.Z.*, 27 janvier 1912. Traduction B. HANER.

³¹ Extraits de cette réponse du 28 janvier 1912 : (...) « *Les laideurs sexuelles*, qui prennent une grande place malheureusement nécessaire dans de nombreux travaux psychanalytiques, ne sont pas la faute de la Psychanalyse, car notre activité médicale, certainement très pénible et pleine de responsabilité, ne fait que mettre en évidence ces vilaines fantaisies, mais ces choses parfois répugnantes et graves doivent leur existence à l'hypocrisie de notre morale sexuelle. A un homme judicieux il n'est pas nécessaire de répéter que la *méthode psychanalytique d'éducation* ne consiste pas seulement en discussions psycho-sexuelles, mais qu'elle concerne *tous les champs de la vie humaine*. Le but final de cette éducation n'est pas — comme je l'ai dit expressément dans le "Raschers Jahrbuch" — que l'homme devienne victime de ses passions, mais au contraire qu'il *arrive à la maîtrise de soi*. Malgré les assurances de Freud et de moi-même, nos adversaires désirent que nous prescrivions le "défoulement", et ils affirment, en même temps, sans s'en soucier, ce que nous nous disons aussi. De la même manière, l'on traite aussi la théorie des névroses, dites théories sexuelles ou théories libidinales. Depuis des années, je ne cesse de répéter dans mes conférences et dans mes écrits que la notion de *libido* est entendue de manière très générale, à peu près dans le sens de l'instinct de la conservation de l'espèce, et que dans la terminologie psychoanalytique elle ne signifie pas du tout une "excitation sexuelle locale", mais elle signifie tout le vouloir et le désir dépassant le champ de l'instinct de conservation de soi. Et c'est aussi dans ce sens qu'elle est utilisée. Je me suis d'ailleurs prononcé récemment à ce sujet dans un de mes vastes travaux, mais nos adversaires désirent et décrètent que notre conception est — comme ils disent — "grossièrement sexuelle". Nos efforts pour représenter nos idées psychologiques sont tout à fait vains, vu que nos adversaires veulent que toute la théorie se présente comme une immense banalité. Je me sens trop faible à l'égard de ce désir immense. Je ne peux qu'exprimer ma douleur à l'égard de ce malentendu qui veut confondre le jour avec la nuit et à travers lequel beaucoup de monde sera empêché d'utiliser les découvertes que la Psychanalyse nous a don-

nées et d'en tirer profit pour son propre développement éthique. De même je regrette que beaucoup de gens ne se rendent pas compte de la *profondeur et de la beauté de l'âme humaine* pour le simple fait qu'ils passent à côté de la psychanalyse sans la prendre en considération.

Nulle personne raisonnable n'inculpera la recherche et ses résultats du fait qu'il existe des hommes *gauches et dépourvus du sens de responsabilité* qui gâchent le tout. Qui inculpera la méthode elle-même, si elle a été conçue pour le *bien de l'humanité*, seulement parce qu'il arrive qu'il y ait des fautes ou des imperfections dans l'exécution ? Où irait alors la chirurgie si l'on inculpait sa méthode à chaque fois qu'il y a un décès ? La chirurgie est une chose très dangereuse, surtout dans les mains d'un imbécile. Personne ne se confierait à un chirurgien incapable, ou se ferait opérer de l'appendicite par un barbier. La même chose s'opérera dans la Psychanalyse. Qu'actuellement il n'y ait pas seulement des *médecins maladroits*, mais aussi des *profanes* qui mettent la Psychanalyse à mal, n'est pas à mettre en doute, de même qu'il existe des médecins incapables et des charlatans sans scrupules. Mais ce fait ne suffit pas pour condamner en bloc la science, la méthode, le chercheur et le médecin ». Souligné par moi. Traduction de B. HÄNER.

³² S. FREUD, C.G. JUNG, *op. cit.*, t. II, p. 217.

³³ T. FLOURNOY, « E. Bleuler, Die Psychanalyse Freuds », in *Archives de psychologie*, 1913, p. 193.

³⁴ E. ROUDINESCO, *op. cit.*

³⁵ T. FLOURNOY, *Cours sur la psychanalyse*, 1913, notes prises par Pierre Bovet, Archives privées famille Bovet, Grandchamp.

³⁶ S. FREUD, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », *op. cit.*, p. 147.

³⁷ T. FLOURNOY, *Notes de cours du 15 décembre 1916*, Archives, privées O. Flournoy. Souligné par moi.

³⁸ T. FLOURNOY, « C.G. Jung, Wandlungen und Symbole der Libido », in *Archives de psychologie*, 1913, p. 199.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ F. MARTI, *N.Z.Z.*, 28 janvier 1912.

⁴² T. FLOURNOY, *Cours sur la psychanalyse*, *op. cit.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ S. FREUD, *op. cit.*, p. 152.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 151.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 152.

⁴⁸ S. FREUD, C.G. JUNG, *Lettre du 11 août 1910*, t. I, p. 84.

⁴⁹ *Ibid.*, voir également cette remarque de Jung en 1932 : « Déjà des pasteurs protestants se sont précipités sur la psychanalyse parce qu'elle leur paraît être un excellent moyen de rendre la conscience humaine plus apte à pénétrer d'autres péchés que ceux qui sont simplement conscients », C.G. JUNG, *Problème de l'âme humaine*, Buchet et Chastel, 1960, p. 400.

⁵⁰ T. FLOURNOY, « Une mystique moderne », *op. cit.*, p. 212.

⁵¹ A. KELLER, *op. cit.*, 10 février 1912, p. 22.

DOCUMENTS POUR UNE HISTOIRE DE LA PSYCHANALYSE